Sir Brooke Boothby, Rousseau's Roving Baronet Friend

Jean-Pierre Gross

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1547>

DOI : 10.4000/ahrf.1547

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2004

Pagination : 195-196

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Pierre Gross, « Sir Brooke Boothby, Rousseau's Roving Baronet Friend », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 337 | juillet-septembre 2004, mis en ligne le 15 février 2006, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1547> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1547>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Sir Brooke Boothby, Rousseau's Roving Baronet Friend

Jean-Pierre Gross

RÉFÉRENCE

Jacques Zonnefeld, *Sir Brooke Boothby, Rousseau's Roving Baronet Friend*, La Haye, Uitgeverij « De Nieuwe Haagsche », 2003, 542 p., ISBN 90-77032-23-1.

- 1 C'est à un chercheur néerlandais, spécialiste de littérature anglaise à La Haye, que nous devons cette étude biographique, qui fait toute la lumière sur un épisode peu connu, mais significatif, du séjour en Angleterre de Jean-Jacques Rousseau. Le sujet en est Sir Brooke Boothby (1744-1824), nobliau des Midlands anglais, dont la mémoire perdure de nos jours grâce à un étonnant portrait à la Tate Britain de Londres, peint en 1781 par le grand artiste néoclassique (et déjà romantique), Joseph Wright of Derby : portrait qui nous présente Brooke Boothby allongé nonchalamment sur l'herbe dans un bosquet, au bord d'un ruisseau (« brook » en anglais), coiffé d'un grand chapeau noir, la main reposant sur deux grands livres. Mais de son vivant, son véritable titre de gloire était de s'être brièvement lié d'amitié avec Jean-Jacques Rousseau. On sait que celui-ci s'était réfugié, grâce à l'entremise de David Hume, à Wooton Hall dans le Staffordshire, en 1766-1767. Rousseau et Boothby, propriétaire de Ashbourne Hall dans le comté limitrophe du Derbyshire, fraternisèrent en tant que châtelains voisins, malgré leur différence d'âge, et en raison de leur amour commun de la botanique et l'habitude qu'ils avaient tous deux d'herboriser. Ils se rencontraient souvent dans ce même bosquet romantique dépeint par Wright, dit des « Vingt Chênes », que Rousseau adopta bientôt comme lieu de réflexion et de recueillement.
- 2 Après la fuite précipitée de Rousseau à Spalding, à Boston puis à Douvres, et son retour en France en mai 1767, une correspondance scella leur amitié. C'est alors que le jeune Boothby entreprit, noblesse oblige, son « grand tour » d'Europe, qui l'amena, après un voyage en Italie, à Paris en 1774, où il rendit visite à Jean-Jacques et Thérèse dans leur

appartement de la rue Plâtrière. Après un deuxième séjour parisien en 1778, Boothby se rendit sur les rives du lac Léman, fit le pèlerinage à Clarens sur les lieux mythiques des amours de Julie et de Saint-Preux, puis se présenta sans transition chez Voltaire, rival et ennemi juré de Rousseau. Les choses en seraient restées là, si le refus opposé par la Providence dans la cathédrale de Notre-Dame au *Premier dialogue de Rousseau, juge de Jean-Jacques*, n'eut poussé l'auteur à confier fébrilement son manuscrit à son ami anglais, en le nommant son dépositaire privilégié. Peu de temps avant la mort de Rousseau, Boothby lui offrit de nouveau un asile en Angleterre, agrémenté de l'octroi de la fameuse pension royale, naguère refusée par Jean-Jacques et à présent renégociée grâce aux bons offices du premier ministre, Lord North. Selon Jacques Zonnefeld, Rousseau aurait consenti en avril 1778 à accompagner Boothby outre-Manche : mais fin mai, il acceptait l'hospitalité du marquis de Girardin à Ermenonville, où il décédait le 2 juillet.

- 3 Soucieux d'honorer la promesse faite à son illustre ami d'éditer le *Premier dialogue*, Boothby veilla à ce que ce fragment vît le jour à Lichfield en 1780 (on aura intérêt à lire la lettre que Boothby adressa le 16 avril 1780 au Genevois Marc-Michel Rey, éditeur attitré des œuvres de Rousseau à Amsterdam, ainsi que les commentaires de Zonnefeld, pp. 112-126). Mais Brooke Boothby nourrissait lui aussi une vocation littéraire. Moins bien connu, et admirablement mis en lumière par Zonnefeld, est son propre cheminement intellectuel au cours des années qui suivirent, notamment pendant la décennie révolutionnaire, qui est caractérisé par deux repères importants : premièrement, sa *Letter to the Right Honourable Edmund Burke* (1791), et deuxièmement, ses *Observations on the Appeal from the New to the Old Whigs and on Mr. Paine's Rights of Man* (1792). La *Lettre à Burke* est censée être une réponse aux célèbres *Reflections on the Revolution in France*, publiées en janvier de la même année, et Boothby y défend les thèses de Rousseau contre Burke. Il y nie que l'Ancien Régime soit durable, se félicite de l'abolition des hiérarchies religieuses et se moque de l'idée burkienne selon laquelle l'effondrement du féodalisme gothique entraînerait fatalement la fin des lettres et des arts. Il se déclare libéral et y défend la « société et les mœurs commerciales » par opposition à l'apologie de la chevalerie aristocratique (p. 232). Quant aux *Observations sur les Droits de l'homme de Paine*, elles réitèrent l'opposition de l'auteur aux thèses de Burke, mais s'érigent avec ténacité contre l'égalitarisme de Paine. Bien qu'il reconnaisse la justesse du *Sens commun*, Boothby est de toute évidence consterné par le radicalisme des *Droits de l'homme*, susceptible de miner et de détruire l'ordre établi, tant moral que politique et religieux. Préoccupé par les excès de la Révolution, mais attaché à la défense de son idole Rousseau, Boothby reconnaît en celui-ci une âme sœur, foncièrement *anti-égalitaire* : Rousseau, dans son *Contrat social*, n'avait-il pas refusé d'affirmer l'égalité des biens et de la puissance ? Aux yeux de Boothby, la « première loi de la société civile est la subordination », et les distinctions doivent être accordées à la naissance et à la fortune plutôt qu'aux talents et au mérite. Conclusion plutôt burkienne, en somme !
- 4 Ces deux écrits de Brooke Boothby contribuèrent à sa renommée d'homme de plume en Angleterre, renommée bientôt assombrie par la mort tragique en 1791 de la petite Penelope, sa fille unique. Un éclat particulier fut donné à ce deuil par le portrait déjà célèbre de la petite fille, peint en 1788 par Sir Joshua Reynolds. Peu après la mort de Penelope, sa femme Susanna le quitta pour vivre seule à Douvres. Brooke reprit ses voyages en Europe, rencontra Dumouriez à Hambourg en 1800, puis Germaine de Staël à Francfort en 1803, enfin Benjamin Constant, sans doute à Wilhemsbad, en 1804.

Bientôt criblé de dettes, privé de la jouissance de son patrimoine et de Ashbourne Hall, il dut se réfugier en France, et s'installa à Boulogne-sur-Mer, où il s'éteignit en 1824. Richement illustré, en couleurs et en noir et blanc, le livre de Jacques Zonnefeld ressuscite un homme et son époque, et donne un relief particulier à ce dilettante de la petite noblesse anglaise éclairée et cosmopolite, qui contribua, à n'en pas douter, au rayonnement de la pensée rousseauiste outre-Manche.